

# Le Chat Murr



LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE

n° 17 – mars 2017 ISSN 2431-1979

Rédaction : Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>

## Quand Goethe contait fleurette

Le poète  
et la fille  
de l'aubergiste



Käthchen Schönkopf

LIRE PAGES 2-3

La promenade de  
Denis  
Grozdanovitch  
« parmi les  
nombreuses allées du  
vaste domaine de la  
bêtise »

LIRE PAGE 3

## DU CÔTÉ DE BERLIN 1920 Franz Hessel Alexandre Vialatte

« Jusqu'au printemps 1924, vécut à Berlin un jeune homme dont la seule apparition charmait les hommes et les femmes de sa sphère, sans qu'ils aient jamais cherché à le connaître plus avant. » Quand on évoque le nom de Franz Hessel, l'auteur de *Berlin secret (Heimliches Berlin)* dont je viens de citer la première phrase, je ne peux pas m'empêcher de penser à « Jules » de *Jules et Jim* d'Henri Pierre Roché. Et, bien entendu, au film de François Truffaut. La plus belle page du roman de Franz Hessel est assurément celle où Clemens disserte sur le « poids des mots » : « Je n'ai jamais pu comprendre que le mot fût un son vide. Chaque son ne remplit-il pas un vide ? Le mot est une magie, et qui pratique la citation devrait être conscient de ce danger et de cette grâce. Citer, cela veut dire conjurer les esprits. » Je prends le risque. 📖 Franz Hessel, *Berlin secret*, traduit en français par Danielle Risterucci-Roudnicky, Albin Michel, 2017.

LIRE LA SUITE PAGE 2



ET DE BUDAPEST  
Imre Kertész LIRE PAGE 4

Ne quittons pas le Berlin des années 1920. Rédacteur à *La Revue rhénane* de 1922 à 1929, Alexandre Vialatte, de Mayence, où il s'embête dans « [son] bureau de la Rheinstrasse qui [lui] offre le spectacle, par la fenêtre, de trois toits d'ardoise, d'un clocher d'église, d'une cheminée en forme de donjon, et d'un ciel gris », écrit à Henri Pourrat : « Ah, si le Rhin coulait sous le pont de Beaucaire ! » (25 novembre 1922). On ne s'ennuie pas à lire les chroniques qu'il rédigeait à cette époque pour la publication susnommée qui avait pour mission « de créer des relations artistiques et intellectuelles entre Allemands et Français » (Ferny Besson). Il nous parle aussi bien des brigands du Rhin que de l'Allemagne qui « travaille, apprend, arrive » (p. 72), d'un écrivain comme Hermann Hesse que des Mémoires de Guillaume II, de la foire internationale de Francfort ou du carnaval de Mayence. Et tout cela ne manque pas de saveur. Berlin, « dont la latitude et le climat justifient bien des abus philosophiques » (p. 62), n'échappe pas au regard de notre chroniqueur. Il écrit dans *L'Intransigeant* du 23 février 1925 à l'heure où « l'Allemagne est victime des érotismes surnois » que Berlin « a tout d'un immense mauvais lieu pour spirites hystériques » (p. 81). 📖 Alexandre Vialatte, *Résumons-nous*, introduction par Pierre Jourde, Bouquins/Robert Laffont, 2017.

## Un amour de jeunesse de **Johann Wolfgang Goethe** **Käthchen Schönkopf**

Au mois d'octobre 1765, Johann Wolfgang Goethe, dont un portrait réalisé à cette époque par Anton Johann Kern nous révèle les traits (voir page 3), était à Leipzig pour, en principe, étudier le droit. Il aurait préféré Göttingen, mais ce n'était pas du tout du goût de son père. La présence à Leipzig de Johann Georg Schlosser (1739-1799) – ce dernier épousera en 1773 sa sœur Cornelia – lui donna l'occasion de rencontrer Käthchen Schönkopf, fille de l'aubergiste qui hébergeait son futur beau-frère. Goethe raconte dans *Poésie et vérité* (*Dichtung und Wahrheit*) que « la fille de la maison, tout à fait jolie et gentille, [lui] plaisait beaucoup, et [qu'il eut] l'occasion d'échanger de tendres œillades, plaisir [qu'il n'avait] pas cherché et que le hasard ne [lui] avait pas offert depuis [sa] disgrâce avec Marguerite<sup>1</sup> ».

Ce fut le début d'une histoire d'amour, écrit Helmut Koopmann, auteur d'un livre sur Goethe et Friederike Brion, « avec ses hauts et ses bas, ses blessures et ses regrets, ses espoirs et ses déceptions, et elle poussa encore Goethe à créer alors qu'il avait depuis longtemps quitté Leipzig. » En un mot : « elle le rendit productif.<sup>2</sup> » Käthchen Schönkopf, c'est l'« Annette » de ses poèmes, son premier amour véritable. À regarder son portrait, gravé en taille-douce (voir page 1), on peut se demander ce qui a pu séduire le jeune Goethe, mais nous avons d'elle un portrait « littéraire » beaucoup plus convainquant, celui qu'a brossé un ami de jeunesse du poète, Johann Adam Horn. Il évoque « un visage jovial, quoique pas extraordinairement joli, une mine ouverte, douce et charmante, beaucoup de naturel sans coquetterie<sup>3</sup> ». Il ajoute qu'« il l'aime très tendrement, [...] même s'il sait bien qu'elle ne pourra jamais être sa femme<sup>4</sup> ». Goethe, de son côté, se souvient « qu'elle était jeune, jolie, gaie, aimable et si gentille qu'elle méritait bien qu'on l'érigât, pour un certain temps, comme une petite sainte, dans le sanctuaire du cœur, afin de lui vouer tous ces hommages qu'il est souvent plus plaisant d'offrir que de recevoir<sup>5</sup> ». Käthchen Schönkopf voyait les choses autrement :

*Du hast uns oft im Traum gesehen  
Zusammen zum Altare gehen,  
Und dich als Frau, und mich als Mann.*

Tu nous as vus souvent en rêve  
Aller ensemble à l'autel,  
Toi, la femme, et moi, le mari.<sup>6</sup>

Mais, comme dit le poète, « les baisers les plus ardents fuient comme les rêves » (« *Wie Träume fliehn die wärmsten Küsse<sup>7</sup>* »). Il n'y a pas de raison de douter de Goethe quand il écrit que « la pauvre

enfant [lui] faisait réellement pitié<sup>8</sup> ». Ne nous invite-t-il pas à voir dans *Die Laune des Verliebten* (*Le Caprice de l'amant*) – il a travaillé à cette œuvre dramatique de février 1767 à avril 1768 – « une confession à la fois poignante et instructive<sup>9</sup> » ? Dans cette pastorale, « peut-être un des plus beaux exemples du Rokoko au théâtre<sup>10</sup> », Goethe s'est souvenu, « par des accès de jalousie sans fondement et de mauvais goût, [avoir gâté pour Kätchen, alias Amine] et pour [lui, alias Éridon] les plus beaux jours<sup>11</sup> ». Abandonnons à Églé la morale de l'histoire : « Amants jaloux, qui tourmentez une jeune fille, rappelez-vous vos incartades, et après cela, plaignez-vous !<sup>12</sup> »

J'aime le rapprochement que Marie-Anne Lescourret fait avec l'œuvre de Marcel Proust : « Si Goethe, par ses élucubrations, ressemble à Swann, Annette ne reproduit rien de la coquetterie d'Odette. Elle embrasse et se laisse embrasser, puis, lorsque le jeu a assez duré, elle rompt et se fiance avec un homme plus âgé et qui sait ce qu'il veut.<sup>13</sup> » Cet homme, Christian Karl Kann (1744-1806), était à la fois l'aîné de Kätchen, née en 1746, et de Goethe, né en 1749. Kätchen Schönkopf mourut le 20 mai 1810.

Pendant de longues années encore, Goethe put répéter ce vers emprunté à l'un des poèmes que Kätchen Schönkopf lui inspira :

*Lieb ich, ewig lieb ich sie!*

J'aime, je l'aime éternellement!<sup>14</sup>

1. Goethe, *Poésie et vérité*, traduit de l'allemand par Pierre du Colombier, Aubier, 1999, p. 176. 2. Helmut Koopmann, *Willkomm und Abschied*, C. H. Beck, 2014, p. 22. 3. *Ibid.*, p. 25. 4. *Ibid.*, p. 25. 5. Goethe, *op. cit.*, p. 185. 6. Goethe, « *Glück und Traum* » (« Bonheur et rêve »). 7. *Ibid.* 8. Goethe, *op. cit.*, p. 186. 9. Goethe, *op. cit.*, p. 186. 10. Helmut Koopmann, *op. cit.*, p. 38. 11. Goethe, *op. cit.*, p. 185. 12. Goethe, *Le Caprice de l'amant*, in *Théâtre complet*, édition établie par Pierre Grappin, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 1988, p. 21. 13. Marie-Anne Lescourret, *Goethe. La fatalité poétique*, Flammarion, 1999, p. 58. 14. Goethe, « *Glück der Entfernung* » (« Bonheur de l'éloignement »).



« Ah, si au moins, il nous restait quelques imbéciles ! » (Oscar Wilde)

## Denis Grozdanovitch dans les allées du domaine de la bêtise

Avez-vous lu le *Petit traité de désinvolture* (José Cori, 2002) de Denis Grozdanovitch ? Et *L'Art difficile de ne presque rien faire* (Denoël, 2009) ? Il n'est pas trop tard pour le faire, mais surtout ne manquez pas son dernier livre, *Le génie de la bêtise* (Grasset, 2017). La promenade à laquelle il nous invite « parmi les nombreuses allées du vaste domaine de la bêtise » aère l'esprit. Quelle bouffée d'air ! Et comme il propose au lecteur de le « rejoindre sur la scène où [il s'est] étourdiment avancé », je le fais bien volontiers. Se souvient-il – mon vieux copain du lycée Marcel-Roby à Saint-Germain-en-Laye – d'une pièce d'Oscar Wilde que nous avons travaillée ensemble en cours d'anglais ? Il s'agissait de *The Importance of Being Earnest* (*L'Importance d'être constant*) dont je ne peux m'empêcher ici de citer ce dialogue :

JACK : Moi, j'ai la nausée de l'intelligence. De nos jours, tout le monde est intelligent. Impossible d'aller quelque part sans rencontrer des gens intelligents. C'est devenu une véritable calamité publique. Ah, si au moins, il nous restait quelques imbéciles !

ALGERNON : Il nous en reste.

JACK : J'aimerais énormément les rencontrer. Et de quoi parlent-ils ?

ALGERNON : Les imbéciles ? Oh, des gens intelligents, bien sûr.

JACK : Quels imbéciles !

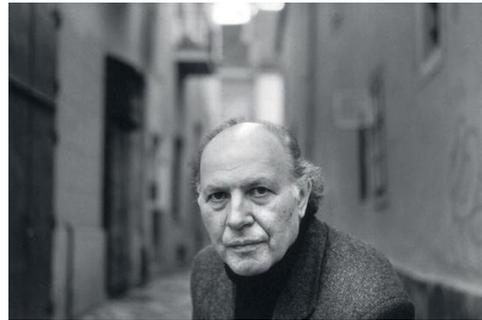
Oscar Wilde, *Œuvres*, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 1996, p. 1456-1457

## DU CÔTÉ DE BUDAPEST

# Imre Kertész et le « bonheur des camps »

« Nous sommes arrivés à Buchenwald par un matin clair et ensoleillé, mais avec des nuages et une légère brise qui rafraîchissait l'air. » La suite est beaucoup moins bucolique. Avez-vous lu le roman d'Imre Kertész, *Être sans destin* ? Il m'a proprement subjugué de la première à la dernière phrase. Je me suis même senti mal à l'aise en lisant que là-bas aussi « il y avait quelque chose qui ressemblait au bonheur. Tout le monde me pose des questions à propos des vicissitudes, des "horreurs" : pourtant en ce qui me concerne, c'est peut-être ce sentiment-là qui restera le plus mémorable. Oui, c'est de cela, du bonheur des camps de concentration, que je devrais parler la prochaine fois qu'on me posera des questions ». C'est que pour Imre Kertész, comme l'écrit Clara Royer dans son essai

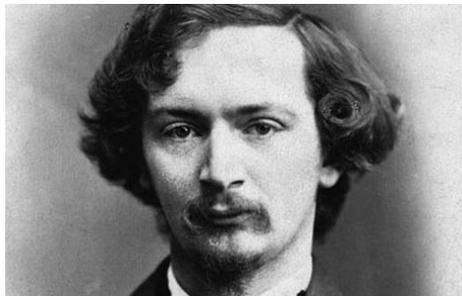
biographique sur l'écrivain hongrois, « il faut témoigner à plaie ouverte ». 📖 Imre Kertész, *Être sans destin*, traduit du hongrois par Natalia Zarembo-Huzsvai et Charles Zarembo, Babel/Actes Sud, 2016. 📖 Clara Royer, *Imre Kertész : « L'histoire de mes morts »*, Actes sud, 2017.



Imre Kertész (1929-2016)

## De Jack London à ...

### Algernon Charles Swinburne



Algernon Charles Swinburne  
(1837-1909)

L'itinéraire peut surprendre, mais Jack London nous conduit directement à Algernon Charles Swinburne. Vous vous souvenez peut-être de ce passage de *Martin Eden* : « Il tomba sur un volume de Swinburne et se mit à le lire avec concentration, oubliant où il se trouvait, le visage illuminé. Par deux fois, il referma le livre sur son index pour bien regarder le nom de l'auteur. « Swinburne ». C'était un nom qu'il n'oublierait pas. Ce type avait su voir, et comment ! la couleur, la fulguration. Mais qui

était Swinburne ?<sup>1</sup> » Pascal Aqien nous propose justement des *Poèmes choisis* d'Algernon Charles Swinburne. Une belle occasion de découvrir un poète qui n'a pas été épargné en son temps par les censeurs de l'époque victorienne. De lui, j'aime beaucoup un poème comme *To a Cat* :

Stately, kindly, lordly friend,  
Condescend  
Here to sit by me, and turn  
Glorious eyes that smile and burn,  
Golden eyes, love's lustrous meed,  
On the golden page I read.

Cela n'est pas sans rappeler un autre grand poète, Charles Baudelaire, pour lequel Algernon Charles Swinburne avait une profonde admiration : « Viens, mon beau chat, sur mon cœur amoureux...<sup>2</sup> » 📖 Algernon Charles Swinburne, *Poèmes choisis*, traduit par Pascal Aqien, Éditions Corti, 2017.

1. Jack London, *Martin Eden*, traduction par Philippe Jaworski, in *Romans, récits et nouvelles*, II, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 2016, p. 435. 2. Charles Baudelaire, « Le chat », *Les Fleurs du mal*, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 1961, p. 33.